

L'ORGANE MALADE

Si tu savais comme il regrette, jusqu'à quel point il peut être désolé. Mon cœur est fané, il bat comme un boiteux sans canne, il est maladroit et indécis. Il ne semble être attiré que par la douleur, le bonheur doit sûrement lui faire peur. Il n'est pas habitué, comprends-le. Mais il t'a raté, cet abruti, et je lui en veux. Tellement. Hier, il naviguait dans les doutes, te heurtant de temps à autres, lacérant ta douce affection de son aorte mal branchée. Aujourd'hui, maintenant que tu prends un mal en plaisir à le poignarder, il unit ses forces pour battre en harmonie et tu en es son moteur, sa raison de le faire, son élan de motivation et de courage, sa force. Car tu le fais chavirer, naviguer, encore, mais cette fois dans les eaux rosées, et tous ses doutes ont disparu pour laisser la place à la certitude. Cette certitude tant voulue, tant attendue, tant recherchée, tant espérée est maintenant le fardeau de mon organe malade qui pèse sur mon âme ses regrets et sa douleur. Il te sent partir, petit à petit, reculer un pas après l'autre. Et peut-être es-tu même déjà loin, très loin, depuis longtemps, et l'image que nous avons, mon cœur et moi, de toi n'est plus que la lumière d'une étoile morte qui nous atteint bien trop tard pour lui dire adieu.

Dis-moi, pourquoi les souvenirs, aujourd'hui, me paraissent plus beau qu'avant ? Pourquoi, aujourd'hui, même la gêne ressenti me semble avoir été agréable ? Pourtant je me souviens de cet être impossible qui rodait dans ma tête et m'empêchait de m'abandonner totalement à tes caresses, et je me souviens aussi de combien tu m'étais présenté comme le meilleur pansement pour mes blessures. Oui, je me souviens de ce soir-là où tu es venu pour soulager mes plaies avec tes bras et tes paroles au creux de mon oreille.

Tu es juste dans le bâtiment d'à côté, à trois minutes à tout cassé si on a la flemme de marcher à vitesse dite normale. Et moi, ce soir-là, j'avais recommencé avec mes conneries. Ça m'était venu d'un coup, comme une de ses pulsions qu'on ne sait jamais comment contrôler et qu'on ne sait jamais comment l'arrêter parce que c'est elle et non toi qui te contrôle. Et puis je sentais, depuis bien des jours déjà, que toutes mes forces partaient se faire la malle au le soleil (c'était pas encore l'hiver, ici, pourtant, mais visiblement il faisait déjà trop froid pour elles). C'était les vaisseaux sanguins de mon cœur, ils étaient totalement explosés et éparpillés dans ma cage thoracique, et j'étais bien trop faible pour réussir à les rattacher les uns aux autres, et non de Dieu ça faisait un mal de chien ! Alors j'ai craqué, ce soir-là, j'ai pété un câble et mes pulsions ont en profité pour me détruire.

Sauf que voilà, une fois seule dans ma salle de bain, acte accompli, à moitié soulagé d'une manière sordide dont je suis la première à avoir honte, à ce moment-là je ne

savais plus quoi faire. Pas de bandage en vue. On utilise du papier toilette en premier secours, mais ça tient jamais longtemps ce truc. Alors j'ai fouillé ma chambre, je savais que j'avais un bandage quelque part, un bandage introuvable qui avait choisi le mauvais soir pour jouer à cache-cache. Mais tu habites à côté et, étrangement, alors que ça ne devait faire que deux semaines qu'on nous nous connaissions, je ressentais déjà émaner de toi une aura de confiance. Je t'ai envoyé un premier message, *t'es occupé ? Non ? Ouf. J'ai besoin de toi. Mon Dieu, est-ce que je peux te faire confiance ? Dis, hein, tu ne me jugeras pas, tu sauras comprendre ? T'es adorable. J'ai besoin d'une bande. Oui, quelque chose pour une blessure. Tu en as une sous la main ? Super. Rendez-vous en bas de chez moi dans maximum trois minutes.*

Tu es arrivé. Tu n'as pas posé de questions. Tu m'as prise dans tes bras et tu m'as demandée si tout allait bien. Un oui hésitant qui cachait très mal mon mensonge. Alors tu m'as prise dans tes bras, une deuxième fois, tu savais très bien qu'un bordel se passait dans mon corps, tu ne savais juste pas si c'était le cerveau qui disjonctait ou le cœur qui partait en bouilli. Mais tu n'as pas posé de questions. Tu m'as donnée de quoi remplacé ce papier toilette qui n'avait aucune utilité et, juste avant de repartir, tu m'as dis ces paroles qui m'ont fait autant de bien que de mal, parce qu'elles ont su me réconforter tout en créant un sentiment de culpabilité, ces mots que tu as glissé à mon oreille : « *Fais attention à toi, je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur.* » Tu as essayé, ce soir-là, d'aider mon cœur à remettre ses vaisseaux sanguins en place, mais lui (tu dois avoir compris qu'il est un peu masochiste sur les bords) il a refusé de te donner ce pouvoir.

Je me souviens aussi de la première soirée que nous avons passé dans les bras l'un de l'autre. Cela devait être quelques jours après l'épisode que je viens de te citer mais, pour être franche avec toi, je ne me souviens plus exactement de ce qui est arrivé avant de ce qui est arrivé après. Je sais juste que c'est arrivé. Je sais juste ce qui s'est passé et ce que j'ai ressenti. C'était un soir de week-end, un vendredi soir sûrement, au fameux bar où nous passons tous nos week-end. Je me souviens de ta folie dans la foule, tu étais animé par la frénésie de la musique aux accords violents et par l'eau qui te fait tourner la tête à cause de ses cristaux d'éthanol explosés. Et quand tu sortais de la masse de gens qui était, dans ce même état, ces gens qui se laissaient juste guider par les mouvements que relâchaient et enchaînaient les musiciens sur cette scène plus petite qu'une salle de bain, quand tu en ressortais il y avait un sourire paisible et délivré qui régnait sur ton visage. Et ça me faisait sourire, à moi aussi, de te voir si bien. Mais j'avais surtout cette envie de te revoir émerger de la horde de gens à chaque fois que tu m'étais le pied dedans.

Parce qu'à chaque fois que tu en ressortais, à chaque fois que tu avais besoin de reprendre ton oxygène avant de replonger, j'avais droit d'être, juste un moment, dans la chaleur de ton corps qui devait battre tous les records jamais atteints par la communauté des radiateurs. Petits moments où j'arrivais presque à croire que les débris dans ma cage thoracique étaient recollés. Puis, toi, ton sourire, ta chaleur, ta frénésie, vous repartiez pour un élan général de foule en délire sur la musique. Et les débris s'éparpillaient à nouveau. J'aurai pu me poser des centaines de questions, enfin, « centaines », on sentait bien, juste une question tellement présente et tellement compliqué qu'elle prend l'allure de quelques centaines de questions : *pourrais-tu réellement réparer mon organe malade ?* Et, en faite, non, je ne me la posais même pas, j'attendais, enviais, espérais, juste ton

retour de ton voyage musical.

Est venu le moment où les accords enchaînés et les paroles chantées avec rage dans le micro se sont arrêtés. Pausés entre deux groupes, fallait que la foule toute entière reprenait son souffle pour mieux repartir et que la scène, plus petite qu'une salle de bain, s'équipe pour les prochains animateurs. Tu n'étais sûrement pas fatigué, au contraire : la musique excitait ton corps comme une triple dose de ristretto sans sucre ni crème, mais avec un fort ajout de malte ; la musique faisait vibrer tes veines et tes nerfs, tu étais si énergique à l'intérieur de toi que l'extérieur de ton corps ne savait même plus comment traduire ça sur ses traits. Pourtant, et peut-être bien que ton corps te le demandait quand même un peu pour canaliser toute cette énergie, tu t'es laissé tomber sur un des canapés libres. Tu as pris ma main et tu m'as guidée entre toutes les vestes, pulls, bonnets, gants, et je ne sais quels autres vêtements traînant sur le sol, pour que je prenne place à tes côtés, puis tu m'as offert la première place au concert qui se passait dans ta propre cage thoracique -ça déchaînait là-dedans!-, ton bras encerclant mon torse et le resserrant dans l'espoir de rassemblés les morceaux de mon organe malade.

Je t'ai sûrement aperçu deux ou trois fois entre ce moment et le suivant, celui qui a marqué la pause entre le deuxième festival de sueur et de sauts et le dernier. Nous étions dehors, sur la terrasse, respirant le seul air qui pouvait réellement restaurés nos poumons transpirant de chaleur et d'excitation. J'avais encore cette sale manie que tu as su m'ôter, cette sale manie qui noircissait tout mon intérieur, ce besoin de nicotine pour que mes nerfs ne partent pas eux aussi en lambeaux. Et tu as commencé à t'impatienter, il était hors de questions que tu perdes un seul instant du dernier groupe de cette soirée qui avait totalement pris le contrôle sur toi. Tu voulais que je vienne, moi aussi, me perdre dans la foule portée par la frénésie musicale, que je m'abandonne totalement à elle, comme toi tu l'avais fais depuis la première note de musique. *Mais vas-y, toi, si tu en as envie, profite en. N'hésites pas, vas te faire plaisir, on se verra après. Non, moi, je ne viens pas, en talons c'est trop dangereux. Oui, je sais, je n'aurai pas dû en mettre. Oui, à tout à l'heure.*

Au milieu de ce troisième concert, installée sur le canapé proche de la foule et sur ton torse faisant écho à la musique, l'heure me rattrapait comme un gardien de prison qui retrouve son prisonnier en cavale. Je devais, et même si c'était l'ultime chose dont j'avais envie, même si tout mon être me disait de rester là, bien au chaud, bien installée, je devais rentrer. Je ne voulais pas que tu perdes une seule miette de cette ambiance qui t'avait envahi corps et âme, mais en même temps je désirais tant que tu restes encore un peu avec moi, au moins jusqu'à ce satané appartement que j'avais l'obligation de rejoindre. Et toi, tu voulais juste que je te dise si oui ou non je voulais que tu me accompagnes, peu importait le reste, peu importait toutes les autres choses qui n'étaient pas de l'ordre de mon envie. Alors tu as pris ta veste et tu as marché dans l'air frais avec moi.

Je me demande encore pourquoi ou comment, cet ami qui nous accompagnait et qui avait également trouvé une fille à caler entre son bras et son torse, avait pu atteindre la frontières des lèvres et pas nous. Alors que lui, dans le fond, ne faisait que passer le temps et que nous, du moins je l'ai espéré et je l'espère encore, nous étions poussés par autre chose qu'une simple envie de bon temps.

Et je me souviens du week-end qui a suivi, de retour à ce même bar mais sans la

folie du concert et du public en délire, où nous nous étions retrouvés, tous les deux, dans notre bulle. Il y avait toutes ses autres personnes qui ont l'habitude de partager nos journées de gymnasiens éreintés en manque de blagues salées comme sucrées, alors ils s'étaient sûrement mis à déconner, à se raconter comment ceci ou cela était arrivé, quelques jeux de mots peu fins fusaient, et quelques fois des morceaux de voix et de gestes m'atteignaient. Mais nous deux, au milieu de tous, nous étions coupés, dans notre bulle, et rien ne pouvait n'y nous atteindre, ni faire exploser la barrière de savon.

J'étais sous l'effet de ce nuage d'épices que tu avais refusé de partager avec moi, pour toi c'était seulement en vacances et les entorses à cette loi arrivaient déjà bien trop fréquemment pour que tu puisses te le permettre ce soir. Alors peut-être était-ce un effet secondaire des herbes séchées et parties en fumée, mais le temps, ce gardien de prison toujours à l'affût de mes moindres gestes, semblait être partie se boire une bière au bar. Et là, ton regard tombe sur mon bracelet en plastique bleu, j'en avais un vert identique un peu plus haut, ce bracelet qu'on m'avait offert pendant mon été dans les murs blancs de l'hôpital.

« *C'est quoi ? -C'est chrétien, tu veux savoir ce que ça signifie ?* Il y avait un cœur, une croix, une deuxième croix (mais d'Eglise celle-ci) et un point d'interrogation qui se partageaient l'espace. Je les ai toujours. Tu as sorti une de tes conneries, je ne sais plus laquelle c'est énervant, mais il devait sûrement s'agir de ta modestie flagrante qui te plaçait en tête sur la liste des hommes parfaits. Tu as ris, j'ai esquissé un sourire. De ceux qu'on retient parce que c'est pas censé nous faire rire mais que ça nous fait rire quand même. *Je rigole ! Vas-y, dis-moi.* »

Et tout ce que je désirais, entre les molécules de savon doux et les molécules de voix huilées d'éthanol, tout ce que je désirais, comme un orage de pulsions amoureuses qui aurait remplacé tout mon système biologique, était que, du bout de tes lèvres, tu me dises : « *sois mienne* ».

Mais ce n'est pas arrivé, cette fois encore, mon corps était trop réticent à n'importe quels mouvements, trop apeuré et trop douteux pour se laisser emporter par ta vague. Il était bloqué. Mon cœur vacillait en essayant de rebrancher son aorte.

Et je fais déverser ce flot de sentiments sur cette page comme si ça allait changer quelque chose, comme si ça pouvait me faire revenir en arrière, ou me libérer de l'emprise que tu as aujourd'hui sur moi. Mais rien ne changera, une fois que j'aurai terminé, je n'aurais fait que remplir un bout de papier que tu ne liras sûrement jamais et même si je crève d'envie, au plus profond de moi, que tu connaisses toutes ces choses, tous ces sentiments dont tu n'en as jamais cru l'existence, toutes ces raisons que je vais utiliser pour m'expliquer, tous ces regrets qui m'ont atteints, je ne trouverai jamais le courage de te les délivrer. Mais si cela arrive, si je le fais, cela sera dans un ultime espoir vain.

Parce que oui, je les affectionnes, je les aimes, je les chéries (et je ne sais même plus quel terme employer) tes caresses, et je l'ai toujours fais. Alors pourquoi, oui tu dois bien te demander pourquoi, j'ai subitement instauré une distance et une réticence après notre bref rapprochement ? Pourquoi, tout d'un coup, j'ai cessé de rechercher ton attention et j'ai commencé à éviter tous les moments où nous aurions pu potentiellement être seuls ? Et la seule cause qui me revient me paraît si futile. Et c'était des doutes, ces foutus

doutes.

Il existait dans ma tête -oh, qu'est-ce que j'aurai fais pour qu'il n'y soit pas!- un être au sourire d'imbécile à en foutre des claques qui ne faisait que nourrir mes doutes, il les goinfrait comme s'ils avaient des ventres d'ogres ou de baleines. Je l'ai rencontré peu de temps après toi, lorsque nous étions encore deux inconnus l'un pour l'autre, et tous les deux vous êtes arrivés à ce moment-là où j'avais besoin de vivre une aventure nouvelle, où j'avais besoin de lâcher l'emprise sur mon ancienne petite relation amoureuse. Et lui, il m'a charmé, un week-end durant, avec son sourire plein de malices et ses paroles toutes plus douces les unes que les autres. Avec ses caresses réconfortantes qui murmuraient à mon oreille que j'allais être à nouveau dans un bonheur passager si je m'abandonnais à ses bras. Avec ses lèvres et ses baisers qui murmuraient à mon cœur qu'il serait en mesure de le réparer si je lui accordais ma confiance. Une nuit toute entière, il m'a envoyé ses signaux d'amours étincelants, il m'a fait me sentir comme l'être qu'il chérissait peut importait le monde qui nous entourait, et moi, comme la petite idiote que j'ai été, j'ai succombé et j'ai laissé mon cœur tenter de battre pour lui.

Ils m'ont joué un mauvais tour, tous les deux, mon cœur et cet être. Ils se sont donnés l'un à l'autre, ils se sont chéris, ils se sont embrassés et câlinés. Pendant un week-end, juste le temps de deux nuits, ils ont vécu un petit conte de fée où ils avaient danser en harmonie.

Mais il est parti, lui, cet être, il s'est volatilisé comme une poussière, comme s'il n'avait jamais vraiment été là et que tout n'avait été que fictif. Il a abandonné mon cœur et les morceaux de scotch qu'il lui avait mit sont partis en éclats. Son souvenir est resté. Il est resté encre dans la mémoire de mon organe malade et, chaque soir, mon organe malade pleurait un rêve qu'il avait perdu à jamais. Il a tenté de s'accrocher, le pauvre, de croire que ce n'avait pas été qu'une illusion, et il a oublié tout ce qu'il entourait. Je lui répétais sans cesse qu'il devait apprendre à battre pour un autre, que ça allait être dur au début mais que ça finirait par lui passer, et je lui répétais également que le seul pouvant, potentiellement, le réparer n'était autre que toi. Que tu étais bien pour lui, comme pour moi. Que tu nous convenais mieux. Que nous pourrions vivre avec toi des jours plus beau encore que ce faux conte de fée. Il n'en a fait qu'à sa tête.

Il m'a fallut du temps pour réussir à le convaincre, mais doucement il commençait à me demander de tes nouvelles, à me proposer de passer du temps avec toi, à me pousser toujours un peu plus vers toi comme j'avais essayé de le faire pour lui. Nous commencions à être d'accord, à nous entendre sur ce qui ferait notre bonheur à tous les deux, mais toi tu commençais déjà à prendre du recul.

Nous sommes revenus te voir, en accord commun, sauf qu'il m'a fait faux plan une fois que nous sommes arrivés. Il devenait à nouveau réticent, un peu tanguant et doutant s'il voulait vraiment me faire confiance, à moi comme à toi. Il captait tes signaux, même s'ils étaient plus faibles qu'avant, et il était attiré par eux. C'était autre chose qui le retenait, qui l'enfermait dans sa propre douleur. Il boitillait et lorsqu'il te voyait, il se lançait dans une marche fière et heureuse, mais il finissait toujours par se casser la gueule contre le sol sans réussir à se relever. Tous ces doutes l'avaient noyé, ses sentiments accrocher à lui comme une enclume.

Puis il s'est lancé, un peu à corps perdu, dans les vagues de tendresses que tu lui

lançais. Il s'était décidé, enfin, à te laisser prendre emprise sur lui et sa confiance, sur lui et ses blessures, sur lui et tous ses derniers pouvoirs qui lui restaient. Il s'était décidé à s'adonner à toi. Et je me disais, enfin, que nous allions être heureux à nouveau et que mon pauvre organe malade allait, enfin, retrouver toutes ses fonctions grâce à toi, et que, enfin, j'étais en accord total avec moi-même. Sauf que voilà, c'était trop tard.

Tu étais déjà parti.

Nous étions dans le bus, toi et moi, nous rentrions après que mon pauvre organe m'aie encore joué un sale tour. C'était au lendemain de ta décision que seul de l'amitié existerait entre nous. Et j'ai pensé, un peu naïvement, que ce truc qui bat mal dans ma poitrine aurait la force de passer par-dessus, ou qu'avec un peu de chance il n'avait pas encore laissé toute son âme dans tes bras. Belle erreur. Il a juste fallu que je t'aperçoives pour que mon cœur se mette à taper de toutes ses forces contre sa cage d'os. Il n'en pouvait plus, de moi et de mes plans foireux, il n'en pouvait plus de toujours finir par être lacéré et détruis un peu plus. Il m'en voulait de t'avoir fait confiance et de l'avoir lancé, lui aussi, dans ce guet-apens.

Mais toi, tu voulais savoir ce qui se passait. Oh, sûrement que tu savais déjà, mais tu tenais à ce que je te le dise de mes propres mots. Mon cœur tapait toujours un peu plus, il ne voulait pas que je parle, il voulait juste qu'on parte et qu'on te laisse là sans jamais revenir te voir. Tu insistais. Alors j'ai fais taire l'organe malade, ou du moins j'ai tenté de le canaliser juste le temps que je puisse sortir une bribe ou deux de ce que tu voulais entendre. C'était brouillon, pas clair, j'avais fais court car la force de faire long me manquait. Je ne t'ai pas donné d'explication, j'ai juste dis que je regrettais, et tu as sorti la phrase fatidique que m'a empêché de garder le contrôle sur mon organe malade : « *Il n'y aura pas de relation amoureuse entre nous, mais je serai toujours là pour toi.* »

Tu n'éprouvais envers moi que de la déception. Je n'ai fais que te décevoir, à chaque instant. Et ça me rend dingue, je sais obstinément que je suis la seule à blâmer, que j'ai été la seule à n'avoir rien fais comme il fallait.

Tu me l'as avoué la première nuit où tu es venu à la maison. Nous avons attendu, chacun chez soi, à seulement trois minutes l'un de l'autre, que nos deux mères respectives s'endorment. Tu as sûrement dû faire le plus doucement possible pour atteindre la porte d'entrée et quitter ton appartement. Et quand tu es arrivé, tu es entré avec le plus de discrétion que tu pouvais, tu murmurais et marchais presque sur la pointe des pieds. Ma mère dormait, deux pièces plus loin, et je savais que rien ne la réveillerait une fois plongée dans son sommeil, mais cette excitation de l'interdit faisait danser nos tripes.

C'était, cette nuit-là, la nuit de la première neige de notre hiver. Tout était déjà blanc quand tu es arrivé, le sable avait prit domination sur notre territoire et régnait comme un maître sur la nuit. Les flocons purs et innocents, nouveaux et prêts à être les plus beaux, ne cessaient de tomber. Ces représentants du froid et ta présence réchauffait l'intérieur de ma cage thoracique. Et mon organe malade valsait, il dansait au son de ta voix et s'adonnait à ce moment que tu lui offrais. Il en chérissait, et moi aussi, chaque instant comme si ça allait être le dernier. Il me murmurait tout bas, juste assez pour que tu n'entends rien, qu'il voulait sentir comment ton cœur à toi battait. Il voulait ressentir cette force autour de lui qui faisait se rapprocher tous les éclats de cœur qu'il avait perdu. Tu

mettais du baume sur ses plaies et il commençait presque à se trouver con. Parce qu'il n'avait pas voulu me croire plus tôt, me croire lorsque je lui disais que tu possédais le remède à sa maladie. Il commençait à s'en vouloir. Et la douleur revenait, sous ton sourire, lorsqu'il se rendait compte que tu étais là sans être là. Nous avions ta présence, mais pas comme nous en avons besoin. Ça nous faisait du mal et du bien à la fois. Parfois c'était chaud, parfois c'était froid, mais jamais tiède dans notre âme.

Tous les quatre nous sommes entrés dans le paysage blanc de la nuit. Toi et moi, ainsi que nos deux organes chaque à leur place. Et le mien, quelques fois, même plusieurs fois, si ce n'est pas toujours, jetais des coups d'œil vers le tien et enviait sans mot la place chaude qu'il existait dans ta cage thoracique, cette place qu'il avait raté. Alors il s'est contenté, car il pensait que ce n'était plus que ce dont il avait le droit, il s'est contenté de rire à tes jeux d'enfants. Pendant un instant, tu nous as fait oublier la douleur, l'aorte débranchée et les débris tranchants. D'un regard d'enfant, comme tes jeux dans le sable blanc, j'imbibais chaque instant pour pouvoir ensuite les graver dans un coin de ma mémoire. Nous n'avions même pas froid. Mon organe malade a su battre, pendant un petit instant, comme s'il n'avait jamais été détruit.

La neige s'était immiscée dans mes baskets, avait traversée mes chaussettes fines et pris d'assaut mes pieds depuis leur racine. Elle avait aussi recouvert ma tête rousse de sa fausse couleur et aplatie mes cheveux de son humidité, on aurait cru que j'étais sous la douche à me savonner la crinière. Elle avait totalement emprise sur mon système sanguin lorsque nous sommes retournés à mon appartement. Quatre heures du matin et forte appréhension avant d'ouvrir la porte. Mais maman ne s'était pas réveillée.

J'ai fumé ma cigarette sous ton regard inquisiteur. Là tu m'as tout dit, tout ce dont j'avais raté et tout ce dont tu étais déçu. J'ai commencé à vraiment en vouloir à ce foutu organe qui ne sait pas battre comme il devrait, lui il a été se cacher pour déverser ses regrets. J'étais donc seule face à toi et je n'avais aucune excuse à te fournir. Qu'aurais-je bien pu te dire ? Tu n'aurais jamais cru en l'histoire d'un cœur malade qui bat comme un boiteux sans canne et dont l'aorte n'est plus accrochée au reste de l'organisme. Et même si l'organe malade est ressorti de sa cachette pour me dire de te retenir, ou plutôt de littéralement me jeter dans la chaleur de ton corps, je t'ai laissé partir comme tu étais venu. Lourde, je suis allée me coucher.

Après cette nuit-là, tu es revenu plusieurs fois passer des morceaux de tes nuits à mes côtés plutôt que dans la chaleur de ta couche. C'est dans le secret de l'obscurité que quelques folies nous ont prises. Et jamais, à aucun moment, nous avons percé le silence dans lequel ma mère berçait. Même mon organe malade, pourtant si bruyant, n'avait réussi.

Tu m'as offert, je ne sais plus comment et je n'ai jamais su pourquoi, la douceur d'un de tes baisers. De plusieurs de tes baisers. Tu as embrassé mon âme et mon cœur malade, tu les pris avec toi dans une valse délicate et violente à la fois, où bonheur et malheur n'avait plus de distinction, où seul comptait la danse que nous menions pendant quelques minutes fragiles de nos vies. Ce moment que mon organe malade avait tant redouté à l'époque devenait celui qu'il enviait le plus. Nous étions à une hauteur qu'aucun nuage épicés ne pouvait atteindre.

Tu as caressé ma peau, tu l'as faite frissonner, tu l'as enivrée de tes mains. Tu t'es

promené sur nous comme si nous étions ton jardin où tu plantais tes graines pour faire éclore les plus belles fleurs de la ville. Tu nous entretenais avec des mots parfois doux, parfois malsains, parfois tranchants. Mais peu importait la nature de ces mots, nous grandissions, certes un peu de travers, avec une beauté que nous n'avions jamais eu. Tout ce qui fait ce que je suis était en accord pour une fois ; aucun parti ne contredisait l'autre, aucun de nous ne voulions que cela s'arrête. Mon corps, ivre, chancelait. Mon coeur, défoncé, souriait. Seul mon âme tentait de garder la tête en place.

Car tu n'étais pas à nous, et tu le seras certainement jamais. Et j'aimerais croire que tu appréciais aussi les moments nocturnes de nos vies. J'aimerais croire que cela arrivait d'une envie commune. J'aimerais croire que cela n'arrivait pas juste par culpabilité d'avoir briser les débris de mon organe malade.

Mais tu t'en allais, petit à petit, toujours plus loin. C'était à ton tour d'être distant, réticent, occupé. Nous avons échangé les rôles : je te recherchais et tu me fuyais. Ton sourire cherchait un soleil que je ne possédais pas. Ta flamme que je ne savais pas entretenir s'éteignait. Et si tu avais bien entretenu ce jardin pendant deux semaines, maintenant tu le laisse dépérir. Les fleurs se fane, les plantes ne poussent plus et aucun arbre n'a jamais eu le temps de venir rendre le paysage plus majestueux encore. Les baumes que tu avais mis sur mes blessures ne font plus d'effet, je crois qu'ils ne sont même plus présents. Ils ont certainement disparu en même temps que toi. Et lorsque tu es là, c'est ton envie d'être à mes côtés qui n'est pas là.

Alors oui, peut-être que comme tu disais, *tu ne faisais ça que pour moi* et que mes espoirs d'une envie commune à ces folies n'étaient pas fondés. Je ressens le manque de toi, mon corps veut encore de ton alcool et mon cœur de ta fumée d'herbes séchées. C'est une frénésie de toi qui m'a emporté, un truc plus incontrôlable que toutes les autres choses que j'ai utilisé pour me détruire.

On a beau dire que rien n'est éternelle, que ça passera comme c'est venu, même si au début c'est dur, ça ne nous aide pas pour passer le cap. Parce que, malgré nous, nous te voyons à chaque coin de rue et dans une grande partie de nos rêves. Parce que nous nous battons, mon cœur comme moi, pour ne pas céder à la tentation de rechercher ton attention, de rechercher tes paroles. Parce que nous ne désirons que l'ivresse que tu nous apportes. Parce que nous n'arrivons même pas à avoir l'envie de faire stopper cette frénésie incontrôlable. Parce que nous ne prions même pas pour que ces sentiments cessent, mais pour que tu reviennes. Parce que tu nous fais du mal et je crois que mon coeur, qui n'est pas seulement malade mais aussi complètement masochiste, aime ça et ça ne fait qu'accroître les coups de battements qu'il te porte.

Je noie le papier sous ces mots que tu ne liras jamais, avec toutes ces choses dont tu n'auras peut-être jamais connaissance, en espérant que ça les fasse fuir de mon âme pour posséder le papier, et le papier seulement. Peut-être même que je brûlerais ce ramassis, juste pour voir tous ces sentiments, tous ces souvenirs, partir en fumée pour rejoindre le ciel où, là, au moins, les choses sont éternelles.

Il y a encore la photo de notre première nuit de neige accrochée au mur, au milieu d'autres images qui n'ont pas l'importance d'une photo. Tu es flou dessus, mais les flocons sont si beaux. J'écris et j'y jette un coup d'œil.

Je sais que maintenant tout est fini.

